



« On arrête de se calmer »

Bernard Garnier

Regards croisés à Grenoble du 22 au 26 mai

Le collectif Troisième bureau œuvre depuis 12 ans pour faire découvrir les nouvelles dramaturgies d'ici et d'ailleurs, se situant au plus près de ces écritures plurielles qui s'inventent pour dire l'époque. Une invitation à ouvrir nos oreilles autrement.

Par Christiane Dampne publié le 9 mai 2012

VOIR LE SITE

[Le site Internet collectif Troisième bureau](#)

« Creuser là où nous ne creusons pas d'habitude, là où nos projets et nos goûts subjectifs ne nous entraîneraient pas forcément à jeter l'œil », telle est la ligne de conduite de ce collectif de recherche pluridisciplinaire, fort de 19 membres qui défriche sans relâche depuis le début des années 2000 les écritures dramatiques contemporaines internationales. Un esprit coopératif fructueux. Donner à entendre la diversité de ces textes relève d'un double enjeu pédagogique et artistique. Troisième bureau partage ses pépites tout au long de l'année avec des lycéens grâce à des comités et ateliers de lecture et avec le public grenoblois lors de lectures publiques au café restaurant La Frise. Mais le temps fort de l'année se situe au printemps avec le festival Regards croisés qui s'est forgé une belle réputation au fil du temps. Une éclosion constante que les difficultés financières ne parviennent pas à altérer et qui sera accueillie cette année par l'équipe du Tricycle au théâtre 145.

Troisième bureau cultive l'art de poser des questions détonantes de : « Comment ça va pas ? » (2002) à « Par où commencer ? » (2012), en passant par la fameuse « Y a-t-il trop d'étrangers

dans le monde ? » (2007, autre année électorale), en écho au constat assassin du regretté Pierre Desproges : « *Les chiffres sont accablants : Il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde* ».

« *Par où commencer ?* » constitue donc le fil rouge de cette nouvelle édition. Une question ouverte que la jeune auteure Magali Mougel, membre du collectif, commente ainsi : « *Nous ne savons pas si nous répondrons à cette question. Nous ne savons si nous trouverons des solutions à ce par où commencer. Nous ne savons pas si d'ailleurs il faut tenter d'y répondre. Seule certitude, nous souhaitons qu'à nouveau les histoires nous saisissent à la nuque, lors même que l'on pense que le monde qui nous entoure n'a plus besoin de nous pour avancer. Le théâtre est un des derniers lieux où nous pouvons encore nous questionner sur notre sort collectif en ré-interrogeant sans cesse notre place dans la société lors d'un rassemblement, le temps d'une (re) présentation. Faire théâtre.* » Et faire circuler ce qui s'écrit aujourd'hui, prêter à des textes inédits ou récemment publiés un temps de vie grâce à cette « mise en assemblée ».

Les sept pièces au menu sont toutes fortement marquées par des questionnements autour de l'identité et du rapport au monde. *Une forte odeur de pommes*, de l'écrivain portugais Pedro Eiras, ouvrira le festival. Suivront *L'Arche part à huit heures* de l'allemand Ulrich Hub (théâtre jeunesse), *Choco Bé* de Laura Tirandaz (sélectionné pour le concours des Écritures des Caraïbes), *La Ville d'à côté* du lituanien Marius Ivaškevičius, et *Sweet Home Europa* de l'italien Davide Carnevali (texte traduit à la demande du Troisième bureau). Les deux pièces de l'allemand Nis-Momme Stockmann - *Si bleue, si bleue, la mer* et *L'Homme qui mangea le monde* - clôtureront la manifestation.

Si bleue, si bleue, la mer sera représentée pour la première fois cet automne au Danemark au Husets Teater à Copenhague. Ces auteurs européens, trentenaires peu connus en France, seront présents tout au long du festival pour assister à la mise en lecture de leur texte par les comédiens du Troisième bureau, rencontrer le public et débattre avec lui. Ils participeront aussi à la « coopérative d'écriture éphémère et internationale » pour la réalisation du cabaret du samedi soir et la présentation chaque soir d'une chanson, une « virgule poétique ». Leur texte tissera des fils de tension entre un lieu local et une actualité internationale. Un ancrage territorial avec le désir d'ouvrir les horizons vers l'ailleurs pour...croiser les regards !

La mobilisation fondamentale du collectif se fonde sur la nécessité de ce croisement de regards dans l'idée de faire s'interpeller les textes, les langues, les cultures. Apporter l'ailleurs ici. Faire découvrir sa pluralité, sa vitalité, son inventivité et ses questionnements. Et par là même revitaliser un théâtre critique, en prise sur son époque. Le cabaret du dernier soir s'intitule « On arrête de se calmer ». Une belle invitation à garder l'oreille alertée et à poursuivre une théâtralité buissonnière en mouvement...

C.D.

Entretien /

Rencontre avec Bernard Garnier, coordinateur du projet Troisième bureau, qui brosse le contexte d'émergence de ce festival grenoblois, ses raisons d'être toujours vivaces, ses spécificités et la teneur de cette nouvelle édition.

Votre collectif de 19 membres réunit majoritairement des comédiens. Il comprend aussi deux auteures, un metteur en scène, une traductrice, une bibliothécaire et une universitaire. Comment a-t-il évolué au fil des années ?

Bernard Garnier : « Certains sont partis, appelés à d'autres fonctions, notamment Enzo Cormann. Mais d'autres nous ont rejoint, notamment des jeunes. Le fort pourcentage des acteurs reste le même et cela nous distingue sans doute d'autres comités de lecture.

Le nom de Troisième bureau intrigue. Pourquoi ce choix ?

« Nous sommes un groupe d'étude et de défense des auteurs vivants. Nous ne sommes pas une compagnie de théâtre. Notre fonctionnement se rapproche plutôt d'un bureau d'étude. Nous nous réunissons chaque mois autour d'une table pour travailler et donner notre avis sur les textes que nous avons découverts. La notion de bureau renvoie donc à notre travail à la table. Quant au numéro, nous ne voulions pas nous appeler "deuxième bureau", surnom des Services secrets

français qui ont participé à la torture en Algérie. "Troisième" permettait de s'en démarquer. Nous faisons, selon la jolie formule de Jean-Marie Boëglin, du "Renseignement généreux".

Créé en 2001, le festival Regards croisés n'est pas né ex nihilo et voit le jour grâce à un long travail de terrain et à votre engagement en faveur de la lecture puis du théâtre contemporain. Pourriez-vous esquisser ces années préalables ?

« C'est au sein d'un autre collectif, celui-ci "informel" et dédié à la lecture publique de textes de tous genres littéraires, que s'est manifesté l'envie de travailler sur les écritures théâtrales contemporaines. J'ai proposé à l'époque (c'était en 1995 au siècle dernier donc) à une vingtaine de comédiens et metteurs en scène travaillant à Grenoble de nous constituer en comité de lecture de théâtre. Une manière concrète par la lecture de textes et l'échange de réfléchir à nos pratiques : quel théâtre voulons-nous, pour qui et comment. C'est à cette époque que nous avons commencé à travailler avec Enzo.

L'émergence locale du Troisième bureau s'inscrit dans un contexte national de revendications pour défendre un théâtre résolument contemporain, alors qu'à l'aube du 3^e millénaire 8% seulement d'auteurs vivants étaient présents sur nos scènes publiques, contre 35% en Allemagne. Pourriez-vous rappeler ce contexte en mettant l'accent sur ce qui a été obtenu ?

« Des initiatives avec les auteurs vivants existaient déjà comme A mots découverts, Aneth, Les Francophonies, la Mousson d'été... Mais en 2000 les auteurs de théâtre, réputés individualistes, se sont pourtant regroupés en 2000, donnant naissance au mouvement des EAT (les Ecrivains associés du théâtre). L'objectif était de remettre la parole d'aujourd'hui au coeur du dispositif théâtral, de donner à voir la diversité des écritures de notre temps. Jean-Michel Ribes, premier président des EAT, est nommé à la direction du Rond-Point en 2002 par le maire de Paris et le ministère de la Culture pour offrir un théâtre des auteurs vivants.

À l'automne 2003, Enzo Cormann crée un département d'écriture dramatique à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre). La France rattrape ainsi son retard par rapport aux autres pays.

Que dire de la situation d'aujourd'hui ?

« Je pense que le pourcentage des pièces d'auteurs vivants jouées dans les théâtres publics a augmenté mais je n'ai aucun chiffre précis et cela reste très insuffisant. D'autre part les auteurs français ont toujours beaucoup de mal à diffuser leur pièce, contrairement à l'Allemagne et à l'Angleterre qui fonctionnent différemment avec un agent. C'est une question récurrente dans nos rencontres avec les autres comités de lecture : réfléchir aux moyens existants ou à inventer pour une meilleure diffusion des pièces.

Nous déplorons la décision politique du ministère de la Culture d'arrêter de soutenir le réseau ANETH (aux nouvelles écritures théâtrales) qui a du mettre la clef sous la porte en janvier 2011. Mais on peut aussi se réjouir de l'éclosion importante de festivals durant la dernière décennie pour faire connaître le répertoire contemporain.

Comment vous situez-vous parmi ces différents festivals ? Quelles sont vos spécificités ?

« Nous ne sommes pas liés à un théâtre ou à un centre dramatique et notre collectif n'est pas porté par un metteur en scène ou un directeur de structure. D'autre part notre fonctionnement est collégial et nous sommes acteurs de tout le processus, de la sélection des textes à leur mise en lecture. Nous ne déléguons pas. Nous ne faisons pas intervenir de têtes d'affiche.

Nous privilégions également des pièces d'auteurs étrangers car d'autres structures font la promotion des auteurs français et francophones, mais nous en invitons très régulièrement au festival ou dans d'autres circonstances. D'autre part ce choix correspond à notre idée de Regards croisés – titre de notre manifestation : aller voir ce qui se passe ailleurs pour voir et comprendre ce qui se passe ici. Les textes parlent du monde d'aujourd'hui et viennent poser un certain nombre de questions. Nous les donnons à entendre pour voir en quoi elles nous concernent ici. Il ne s'agit pas de donner des réponses ni d'expliquer mais de "mettre en examen", selon la formule d'Enzo Cormann.

Enfin certains festivals proposent un mixte avec des mises en lecture, des mises en espace et des pièces représentées. Nous offrons des mises en lecture ou plutôt "des mises en assemblée" pour reprendre encore une notion d'Enzo Cormann.

Que recouvre la notion de "mise en assemblée" des pièces ?

« La lecture, comme la représentation, ne prend sens qu'avec l'assemblée dans toute sa diversité. Les lecteurs nous lisent une histoire et ensuite nous prenons le temps d'en débattre tous ensemble avec l'auteur. Voir ce qu'elle pose comme question et comment elle nous permet d'avancer dans notre devenir commun. Cette notion correspond bien à l'ambiance du festival quand le public est rassemblé autour d'une grande table, très proche des lecteurs, avec la possibilité aussi parfois de prendre place à la table même.

Notre dispositif quadri frontal est singulier par rapport aux autres rendez-vous. Regards croisés est un projet dédié avant tout au public afin de partager nos découvertes. Le public est une force, car il est "agissant".

Vous lisez toujours l'intégralité des pièces alors que nous sommes dans une société zapping. Pourquoi ce choix ?

« Nous ne sommes pas des intégristes de la lecture intégrale et il faut penser aux conditions de réception si le texte est long. Certaines lectures durent 2h30 et la plus longue que nous ayons faite est celle de *Chant d'amour pour l'Ulster*, une trilogie de Bill Morrison - 4h30 au total. La plupart néanmoins tournent autour de 1h30.

L'envie de couper certains passages peut provenir d'une faiblesse du texte ou bien encore d'un problème de rythme de lecture que nous n'aurions pas résolu. Cette règle de l'intégralité nous oblige à travailler pour trouver la dynamique du texte sans psychologiser.

Au fil de ces années, plusieurs éditions ont été en prise directe avec l'actualité internationale. Vous avez démarré avec l'Autriche alors que le parti d'extrême droite de Jorg Haider participait à la coalition gouvernementale, et avez fait entendre les voix de dramaturges qui ont « maintenu ouvert le questionnement sur le passé nazi d'un pays peu enclin à l'examen de conscience », pour reprendre les termes d'Enzo Cormann. Quels sont les autres éditions en prise directe avec des contextes politiques douloureux ?

« Il y a eu aussi l'Algérie en 2003 qui requestionnait son histoire contemporaine blessée, mettant à jour des pratiques enfouies et des infamies prescrites. En 2005, 10 ans après le conflit, nous abordons l'expérience tragique de l'ex-Yougoslavie en invitant des auteurs serbes, croates et bosniaques. Nous voulions comprendre ce qui s'était passé et en quoi cela nous concernait. Se demander comment imaginer que votre voisin devienne soudain votre ennemi. De nombreux réfugiés bosniaques étaient installés à Grenoble et sont venus à nos lectures. On sentait que c'était encore très vif mais il y avait l'envie d'échanger, de parler, de comprendre. Davantage qu'un débat politique où les deux camps s'affrontent, le théâtre permet d'ouvrir un espace de paroles et de réflexions.

Cette région du monde se caractérise par un spectaculaire renouveau de l'écriture théâtrale et l'on a décidé l'année suivante de lui consacrer une 2^e édition pour faire entendre les voix de la nouvelle génération post-yougoslave et roumaine qui n'étaient pas alors traduites en français et que nous avons fait traduire.

Si le choix de nos éditions a souvent été en lien avec des pays meurtris, notre festival ne porte pas un théâtre politique. Politique, le théâtre l'est par sa fonction.

Dans la profusion de nouvelles pièces écrites ces dernières années, comment choisissez-vous ?

« On ne peut pas tout lire bien évidemment et nous ne faisons pas d'appel aux auteurs, comme le font Les Journées de Lyon des auteurs de théâtre qui reçoivent plus de 600 textes par an ! Nous ne pouvons pas embrasser toute la production nationale et internationale. Nous nous donnons donc un cadre de travail à partir de zones géographiques ou d'une thématique. Nous avons démarré les premières éditions par le choix d'un pays ou d'une zone culturelle, puis à partir de thèmes : l'exil, les murs, la désertion, la catastrophe joyeuse. Et nous sommes revenus au champ géographique pour circonscrire nos lectures autour de la production européenne.

A quelles sources vous abreuvez-vous pour découvrir de nouveaux auteurs ?

« La Maison Antoine Vitez, dont la vocation est de faire découvrir des auteurs étrangers, est l'un de nos principaux partenaires. Le Théâtre Ouvert également. Et nous faisons appel aussi au réseau relationnel de traducteurs que nous avons constitué au fil des années.

Certaines pièces sont inédites, d'autres ont été publiées récemment ou sont en voie de l'être. La plupart de ces auteurs ne sont pas connus du public.

Cette année vous avez associé les étudiants des départements art dramatique, mise en scène et écriture dramatique de l'ENSATT à cette sélection de pièces. Pour quelle raison ?

« Lire des pièces et en discuter, c'est un travail intéressant mais fastidieux pour de jeunes comédiens. Par contre, faire ce travail avec l'objectif des mises en lecture du festival devenait une vraie mise en jeu. Chaque mois, un ou deux représentants de leur comité de lecture venait débattre avec nous dans notre propre comité et leurs avis ont été pris en compte. Ces étudiants liront aussi une des pièces de Nis-Momme Stockmann : *Si bleue, si bleue, la mer*.

Quels sont ceux retenus cette année ?

« Des textes d'auteurs trentenaires venant de différentes cultures : Davide Carnevali (italien), Pedro Eiras (portugais), Marius Ivaskevicius (lituanien), Nis-Momme Stockmann (allemand), et Laura Tirandaz (française). Ces pièces sont fortement marquées par des questionnements autour de l'identité. Qu'est-ce que je suis ? Ce n'est donc pas du tout dans le sens de l'identité nationale portée par le gouvernement français ces dernières années, mais l'identité à entendre dans notre rapport au monde. On découvre les constructions et déconstructions individuelles des personnages pour être au monde. On accueille aussi Ulrich Hub, choisi par un collectif rhônalpin de lecteur-e-s de pièces de théâtre pour la jeunesse.

Les internautes de *Mouvement.net* pourront découvrir des extraits de ces pièces sur notre site Internet dès le 23 mai. Ils sont mis en ligne le lendemain même de leur lecture.

En amont du festival, une pièce de la jeune auteure Magali Mougel, membre de Troisième bureau, a été lue dans le cadre du "Printemps du livre de Grenoble" : *Erwin Motor / Dévotion*.

Le choix des auteurs dépend aussi de leur disponibilité pendant la durée du festival afin de permettre des rencontres avec le public. Avez-vous dû renoncer à certaines pièces qui avaient été retenues par votre comité de lecture ?

« Nous avons un vrai coup de cœur pour des pièces de deux auteurs suédois, Jonas Hassen Khemiri et Marcus Lindeen mais ils étaient retenus en Suède sur cette période. Peut-être seront-ils avec nous l'an prochain.

« Par où commencer ? », telle est la question générique de cette 12^e édition. À quoi renvoie-t-elle ?

« Elle recèle plusieurs entrées et chacun projettera ce qui lui plaît. Nous l'avons pris dans le sens de chantier. Un chantier de travail ouvert. Un ouvrage en mouvement à poursuivre et réinventer.

Autre nouveauté de cette édition, la mise en place en amont du festival d'une université buissonnière sous formes d'ateliers dramaturgiques. De quoi s'agit-il ?

« D'offrir des clefs de lecture des pièces programmées aux enseignants, étudiants, professionnels et amateurs, soit pour leur curiosité personnelle, soit comme support pour être relais dans leur propre réseau. Ces outils de l'analyse dramaturgique sont déclinés différemment selon l'intervenant – auteur, traducteur, universitaire ou comédien.

Dans votre note d'intention, vous écrivez cette année : « le festival Regards croisés est un lieu d'échange, d'expérimentation et de confrontation pour et avec les auteurs de théâtre. » Pourriez-vous expliciter ces trois termes au regard du festival ?

« "Echange" car nous créons les conditions de rencontre entre le public et les auteurs grâce au "Café des auteurs" qui suit la lecture mais aussi au temps informel autour de l'espace de restauration et du bar.

"L'expérimentation" renvoie à notre désir de changer de fonctionnement, de tenter de nouvelles expériences. L'an dernier, nous avons mis en place une résidence d'écriture de l'ensemble des auteurs pendant toute la durée du festival. Nous voulions bousculer notre savoir-faire et nos habitudes, réajuster nos regards, ne pas seulement partager les textes, partager du temps avec les auteurs. Nous reconduisons cette année cette résidence sans savoir ce qu'elle va engendrer. Une manière de réinventer le festival que nous considérons comme un ouvrage en mouvement.

"Confrontation" enfin du public à de nouveaux auteurs de différentes cultures, et confrontation pour les auteurs eux-mêmes à cette mise en lecture par les comédiens, une étape utile nous disent certains pour avancer dans leur travail d'écriture.

Comment se déroule cette semaine de résidence d'écriture ?

« Les auteurs sont réunis en "coopérative d'écriture internationale et éphémère" en compagnie des auteures associées à Troisième bureau : Magali Mougel et Laura Tirandaz. Ils écrivent au jour le jour un texte, forme poétique, dramatique et chansonnière.

Ces propositions sont mises en voix par les auteurs eux-mêmes et les comédiens de Troisième bureau au Cabaret du samedi soir qui clôturera en musique et de manière festive cette semaine de rencontres. Chaque soirée se terminera par "Ma chanson", virgule poétique des auteurs sur l'actualité du moment.

Quelles sont les consignes d'écriture ?

« Nous proposons aux auteurs cinq lieux hétéroclites dans Grenoble et ils choisissent ensemble chaque jour un événement international au travers d'une revue de presse. Chacun écrit donc un texte mettant en tension le local et le global. Sans faire de régionalisme, nous avons simplement envie que cette proposition s'inscrive dans la cité et change l'attention que l'on portait habituellement à ce lieu. L'an dernier par exemple il y a eu "en tension" un bar PMU et les manifestations de la Puerta del Sol à Madrid, ou un restaurant indien proche du théâtre et la limousine de Barak Obama qui reste coincée sur un "dos d'âne" en Irlande...

Dans chaque édition vous organisez une rencontre autour de différentes questions d'écriture, de traduction et de plateau. Cette année vous avez demandé à l'universitaire Olivier Neveux d'intervenir pour traiter de la question : « De quels théâtres avons-nous besoin aujourd'hui ? »

« L'objectif n'est pas d'asséner une vérité sur le théâtre d'aujourd'hui mais de recueillir le point de vue d'un chercheur et peut-être faut-il alors, comme le suggère Olivier Neveux, "prendre la question à l'envers : mais quel est donc ce théâtre dont nous n'avons pas besoin ? Ce théâtre qui nous encombre, qui fait corps avec la brutalité néolibérale sous couvert d'en contester l'existence, ce théâtre de la lamentation et de l'impuissance. Ce théâtre qui nous fait ressentir le besoin d'un autre théâtre à dessiner continuellement nos incapacités et à nous y assigner comme spectateurs".

Vous travaillez depuis la création de Troisième bureau à l'élargissement des publics. La gratuité des soirées y contribue mais ne suffit pas. Comment procédez-vous ?

« En travaillant tout au long de l'année avec des lycéens et des étudiants, en invitant des auteurs à des rencontres dans des petites communes du département, en collaborant avec le Printemps du Livre de Grenoble..., et en ouvrant notre Comité de lecture à la nouvelle génération d'auteurs et de metteurs en scène.

Troisième bureau n'organise pas seulement ce festival annuel, c'est aussi un centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines...

« Nous avons pu constituer au fil des ans un fonds riche d'environ 3000 textes, notamment de manuscrits rares. Je pense à des textes d'auteurs des pays de l'ex-Yougoslavie dont le fonds continue à être nourri grâce au travail de Milos Lazin.

Le public peut consulter la base de données en ligne et consulter librement sur place l'ensemble des documents – pièces, revues et ouvrages spécialisés.

Vous rendez-vous aux rencontres nationales des comités de lecture ?

« Oui et c'est très important de se rencontrer pour voir comment chacun fonctionne. Cela nourrit nos pratiques et nous réfléchissons ensemble à un certain nombre de questions que se posent les uns et les autres. Sur le déficit de diffusion des pièces, on ne peut bouger le fonctionnement institutionnel facilement. Mais là où l'on peut influencer, c'est de tenter de faire entendre à nos partenaires qu'il est nécessaire de développer d'autres moyens sur des projets d'écriture théâtrale contemporaine. Je pense par exemple qu'il manque à Grenoble un lieu uniquement dédié aux auteurs d'aujourd'hui, un théâtre qui programme des pièces contemporaines, qui favorise les échanges au niveau européen et plus largement international et qui accueille des auteurs en résidence. On crée bien des SMAC (Scènes de Musiques Actuelles).

Vous participez aussi au projet européen TER porté par la Maison Antoine Vitez ?

« Oui, il regroupe des partenaires danois, turques et français. Le but est de favoriser la circulation des textes, des auteurs mais également des productions.

Alors, par où commencer ?

« Commencer par... Arrêter de se calmer ! »

A visiter

- Le **collectif Troisième bureau**
- Le **fonds documentaire du centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines**

A voir

- *L'Homme qui mangea le monde* de Nis-Momme Stockmann va être lu le 10 juin 2012 au Husets Teater à Copenhague dirigé par Simon K. Boberg dans le cadre du festival of European contemporary playwrights :

www.husetsteater.dk/side.asp?side=9&id=387

- *Si bleue, si bleue, la mer* de Nis-Momme Stockmann sera représenté pour la première fois au Danemark dans ce même théâtre du 15 septembre au 19 octobre 2012 : www.husetsteater.dk/side.asp?side=9&id=388

- *La Ville d'à côté* de Marius Ivaskevicius sera lue à Lyon le 7 juin au Théâtre des Ateliers dans le cadre du festival à Text'Appeal : www.theatresateliers-lyon.com

A lire

- *Erwin motor, Dévotion* de Magali Mougel, Ed. Espaces 34, avril 2012.
- *Une forte odeur de pomme* de Pedro Eiras, Ed. des Solitaires intempestifs, 2005.
- *Choco Bé* de Laura Tirandaz, Ed. Théâtre Ouvert, Tapuscrit 126, avril 2012.
- *Théâtres en lutte. Le théâtre militant en France de 1960 à nos jours* de Olivier Neveux, Ed. La Découverte, 2007.

A écouter

- *Choco Bé* de Laura Tirandaz sur France culture : www.franceculture.fr/emission-l-atelier-fiction-la-radio-sur-un-plateau-choco-be-de-laura-tirandaz-2012-04-25

- des extraits de lecture des pièces des auteurs invités ajoutés chaque jour pendant le festival sur le site du Troisième bureau à partir du 23 mai 2012 + un extrait de la pièce *Erwin motor, Dévotion* de Magali Mougel, lue dans le cadre du Printemps du livre de Grenoble : www.troisiembureau.com

Crédits : lors des rencontres « Regards lycéens », mai 2011, © Jean-Pierre Angei.